

MONTFORT
ET LES
ALBIGEOIS.

Ä

139
—
141

MONTFORT

ET LES

ALBIGEOIS

PAR

J. J. Barrau et B. Darragon.

TOME PREMIER.



Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

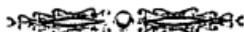
LIBRAIRES, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1840

CP-31-7137



Ä



A nos yeux, la question des Albigeois se présente sous deux faces distinctes, face politique et face religieuse; c'est sous ce double aspect que nous allons l'apprécier.

Au commencement du moyen âge, deux peuples, le premier au nord, le second au midi de la Loire, se partageaient l'empire des Gaules. L'un, le peuple Franc, parlait la langue d'oïl; l'autre, le peuple Gallo-Romain, parlait la langue d'oc. Celui-ci aspirait au fédéralisme républicain; celui-là tendait au contraire à l'unité gouvernementale. Huit siècles de tentatives de la part de ce dernier n'avaient pu effacer cette ligne de démarcation. Toujours sur le *qui-vive*, le Midi défendait pied à pied son territoire, ses mœurs, ses institutions, réagissant après chaque invasion, opposant aux armes les armes, au droit salique le droit romain, l'influence des arts à l'influence monarchique; en sorte qu'en dépit des victoires de Charles Martel et de Char-

lemagne, la race de la langue d'oc n'était encore que nominativement soumise à la race franque et la couronne comtale des princes de Toulouse à la couronne royale des Capétiens.

Cependant cet état de choses ne pouvait s'éterniser. Pour qu'un jour la France marche à l'avant-garde des peuples et fit prévaloir sa prépondérance sur le reste du continent européen, il fallait qu'elle devint homogène avant tout, qu'elle ne formât qu'un seul corps de nation et qu'elle n'obéit plus qu'à une seule impulsion gouvernementale. Or, à cette époque, la forme monarchique, même avec ses allures de despotisme, étant seule capable de réaliser cette concentration et de pousser le monde dans la voie du progrès social, il fallait qu'à la fin la nationalité septentrionale l'emportât sur sa rivale et que tôt ou tard le Nord, victorieusement rué sur le Midi, se l'incorporât en le pliant au joug réel de la couronne et le régénérât en s'infusant à son tour dans les veines le suc de sa vieille civilisation.

Cette destinée, le génie politique du Nord la pressentait vivement, mais pour l'atteindre, dans un temps où la race gallo-romaine était dans toute sa force et où les grands vassaux usaient

de tous les moyens pour limiter l'extension du pouvoir royal, il lui manquait deux choses : d'abord un prétexte assez plausible pour endormir la susceptibilité des feudataires et ensuite un auxiliaire assez résolu pour entamer à ses risques et périls les hostilités contre le peuple d'outre-Loire. Au début du XIII^e siècle, l'hérésie des Albigeois lui fournit l'un et l'autre : pour prétexte, une croisade religieuse ; pour auxiliaire, la papauté.

La lutte qui s'engagea dès lors entre la chrétienté d'un côté, et la Gaule méridionale de l'autre ; la part qu'y prit la royauté, et le magnifique prix qu'elle en retira, tout cela fait le sujet de notre ouvrage. Reste maintenant le côté religieux de la question.

Ce qui a fait que les historiens modernes et les chroniqueurs anciens se sont presque tous mépris sur le caractère de l'hérésie des *Albigeois*, c'est que, sous cette dénomination générique donnée à la masse des sectaires méridionaux, par suite du concile de Lombers, dans l'Albigeois, qui condamna leurs principes en 1165, ils n'ont aperçu qu'un seul corps de sectaires professant une même doctrine, et non un assemblage de sectes différentes et quelquefois